



*Lesbiennes fems
Lesbiennes butchs*

Attirances

... / ...

*Sous la direction de
Christine Lemoine et Ingrid Renard*

Attirances

ATTIRANCES
LESBIENNES FEMS / LESBIENNES BUTCHS

COLLECTIF

sous la direction de

CHRISTINE LEMOINE et INGRID RENARD

EDITIONS GAIES ET LESBIENNES

ISBN 2-912706-10-6

© pour l'ensemble de l'ouvrage, 2001 :

éditions gaies et lesbiennes, Christine Lemoine et Ingrid Renard,

© pour chaque texte, son auteur respectif

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3°a, d'une part que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et d'autre part que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, «toute représentation intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause est illicite» (art. L. 122-4).

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

éditions gaies et lesbiennes 15, rue d'Estrées, 75007 Paris Tél / fax : 01 46 33 35 31 e-mail : edigaies@club-internet.fr site : www.edigaies.com

TABLE DES MATIÈRES

<i>Attirances</i> , de Christine Lemoine et Ingrid Renard	5
Frédérique Le Romancer : <i>Réflexion sur les butchs et les fems</i>	11
Joan Nestle : <i>La question fem</i>	17
Suzette Triton : <i>Les drôles de genre se donnent-elles un genre ?</i>	31
Évelyne Rochedereux : <i>Hommage aux camionneuses</i>	49
Sophie Courtial-Destembert : <i>À trois brasses du bonheur</i>	54
Christine Lemoine : <i>(D)ébats de fem</i>	67
Cristina Pereira : <i>Être butch au Brésil : une affaire de peinture</i>	79
Ingrid Renard : <i>Hélène Azénor. « Féminine » : un certain esprit</i>	87
Zahya : <i>Deux fois chanceuse</i>	92
Isabelle Richard : <i>Un garçon comme n'importe quelle fille</i>	95
Catherine Florian : <i>À pleine bouche</i>	99
Cristie Cyane : <i>La Tatouée voltaïque</i>	111
Diane Modern : <i>Fem²</i>	112
Carole Nissoux : <i>Je suis une butch</i>	118
Anna Livia : <i>Les camionneuses et les dandies : sexualité, genre et classe</i>	122
Ingrid Renard : <i>Des mots et des désirs</i>	138
Janick Penhoat : <i>Je suis butch et j'en suis fière</i>	152
Melinda Cooper : <i>Une fem n'est pas une femme</i>	157
Michèle Brandini : <i>Variations cinématographiques. À propos de la lesbienne masculine</i>	160
Jennifer Gay : <i>Histoires de sexe</i>	178
Cy Jung : <i>Qu'est-ce qu'elle me veut ?</i>	180
Ingrid Renard : <i>La sexualité est un plat de résistance</i>	195
Françoise C. : <i>Haïti : un point de vue personnel</i>	198
Dominique Avrile : <i>Un vilain petit canard ?</i>	204
Mayu Aoyama : <i>Oser jouer « tachi-neko »</i>	213
Nadine Baumgartner : <i>Dans le miroir</i>	218
Line Chamberland : <i>Montréal : 1950 - 1977. La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems</i>	224

Martine Caraglio : <i>Entre idéal et illusion</i>	255
Shadi Amin et Jule Signer : <i>Shadi et Jule</i>	263
Marie-Hélène Bourcier : <i>Le silence des butchs</i>	274
Christine Lemoine : <i>Représailles</i>	296
Masami Ôkura : <i>On m'appelait tachi</i>	299
Traude Bührmann : <i>Pat Pan</i>	303
Lucette A. J. Cysique : <i>Une histoire de contre-culture sexuelle</i>	307
Jennifer Gay : <i>Amitiés sexuellement transmissibles</i>	311
Beatriz Preciado : <i>Prothèse, mon amour</i>	329
Elske Miles : <i>Si j'étais une femme, je porterais une robe longue</i>	336
Sally R. Munt : <i>Le corps butch</i>	339
Ingrid Renard : <i>Lorsque je descends dans ma rue avec mon amante mon paysage se transforme</i>	364
Violette Leduc : <i>Une Soirée au Fétiche</i> (présenté par Catherine Viollet)	371
Louise Langlois : <i>La fille à baisers</i>	378
<i>Notices biographiques</i>	396
<i>Bibliographie</i>	405
<i>Photos et dessin :</i>	
Rotmi Enciso	30
Anonyme : <i>Rita Thomas, 1955</i>	53
Christine Lemoine : <i>Hélène Azénor, juin 1999</i>	86
Traude Bührmann	98
Odile Debloos : <i>De la « Barbie » à la footballeuse</i>	116
Cécile Rivier : <i>Les Mots à la butch</i>	121
Eva Steiner : <i>Eva Steiner Studio Hollywood</i>	177
Cathy Peylan	192
Catherine Florian : <i>La Fem</i>	223
Suzanne Girard : <i>Baby Face</i>	243
Christine Lemoine	414

Achévé d'imprimer en mai 2001
sur rotative Variquik
par l'imprimerie Sagim à Courtry (77)
N° d'impression : 5158
Dépot légal : juin 2001

ÊTRE BUTCH AU BRÉSIL : UNE AFFAIRE DE POINTURE

CRISTINA PEREIRA

Si l'on vous demande au Brésil quelle est votre pointure, *que número você calça*, et que vous n'êtes pas dans un magasin de chaussures, ne pensez pas qu'il s'agit d'un cas de fétichisme, ou d'un sondage pour un cadeau surprise. Tout simplement, on est en train de faire des insinuations sur votre homosexualité. Car au Brésil, du nord au sud, dans le langage populaire et d'une façon très péjorative, la lesbienne est appelée *sapatão* : en traduction littérale, « grande chaussure », « godasse ». Mais le mot est plutôt utilisé comme adjectif, *sapatão* qualifiant la femme qui a une grande pointure, ou qui porte de grosses chaussures comme les hommes (censés être plus grands et chausser plusieurs tailles de plus).

L'origine de l'utilisation du mot *sapatão* pour désigner les lesbiennes semble venir du refrain d'une chanson de carnaval très populaire : « *Maria sapatão, de dia é Maria, de noite é João* ». « Marie *sapatão*, le jour elle est Marie, le soir elle est Jean. » Ce refrain est devenu si connu que le reste de la chanson est presque tombé dans l'oubli : « *O sapatão está na moda / O mundo aplaudiu / É um barato, é um sucesso / Dentro e fora do Brasil* ». « Les grandes chaussures sont à la mode / Applaudies par le monde entier / C'est chouette, c'est un succès / Au Brésil et à l'étranger. »

Le couplet, beaucoup plus subtil que le refrain, joue sur le double sens : on ne sait pas vraiment s'il est question de mode ou de lesbiennes. Il serait important de connaître avec précision la date de composition pour chercher l'existence éventuelle d'une nouvelle

mode pour les chaussures de femmes à cette époque, qui expliquerait un tel retentissement dans une chanson¹. Le ton du refrain est très gai — après tout, l'air a été fait pour danser le carnaval, et il n'y a pas vraiment de critique, juste une certaine ironie qui renforce le début de la chanson. En entendant le refrain, on se rend compte que la personne qui porte les grandes chaussures est une femme, une femme qui devient un homme le soir — probablement quand elle sort avec ses chaussures. Mais l'« honneur » national est sauf : on est rassuré en apprenant qu'il s'agit d'une mode internationale. Malgré cette légèreté, le refrain a gagné une identité propre. Il est sorti du domaine carnavalesque où les inversions de rôles sont communes et attendues, pour être chanté seul même dans des programmes de variétés à la télévision. Ainsi, entre le milieu des années 60 et le début des années 80, dans le programme le plus regardé le dimanche par les familles, présenté par Chacrinha, une espèce de clown à la brésilienne, ce refrain était chanté en chœur plusieurs fois pendant l'émission par le public présent et par les femmes à demi-nues qui accompagnaient le présentateur, les *chacretes*. C'est très probablement grâce à ce programme que le morceau, auparavant connu surtout à Rio de Janeiro, le berceau du carnaval brésilien, fut popularisé dans tout le pays. Car la chaîne de télévision qui le transmettait, TV Globo, était retransmise partout, étant même, pendant la dictature militaire, l'un des grands moteurs de l'unification culturelle de ce pays aux dimensions continentales².

Avec cette diffusion massive, non seulement le refrain est devenu très populaire, mais il a aussi subi une transformation. La chanson étant écourtée, débarrassée des quatre autres vers, un des mots fut démultiplié pour donner du rythme. Inutile de dire que ce mot est *sapatão*. Ainsi, on s'est mis à chanter : « *Maria sapatão sapatão*

¹ En tout cas, c'était bien avant les années 70, car à cette époque la chanson était déjà très répandue.

² Pour illustrer le poids de ce programme, et donc son poids dans la généralisation du mot *sapatão*, voici une donnée très significative : la première retransmission en direct de TV Globo au Nord-Est du Brésil, la deuxième région la plus peuplée après le Sud-Ouest où sont situées Rio et São Paulo, a été celle du *Programa do Chacrinha*. Cette unification culturelle nous semble, d'ailleurs, assez discutable, car elle est établie artificiellement, selon les directives de cette chaîne de télévision très proche du gouvernement militaire pendant la dictature.

sapatão, de dia é Maria, de noite é João ». Ceci a eu pour effet de détacher progressivement l'adjectif *sapatão* du prénom Maria, et d'élargir ainsi son champ d'application. Non seulement les Maria pouvaient être ainsi désignées, mais également les Cristina, Lucía, Florence...

Précisons que, contrairement aux apparences, le refrain ne fait pas référence au transsexualisme — ne serait-ce que parce que ce phénomène, ainsi que celui du travestissement, n'est pris en considération que lorsqu'un homme se veut une femme, l'inverse étant presque impensable. Tout simplement, dans l'imaginaire collectif brésilien, une femme qui couche avec une autre femme est un homme. Maria *sapatão* devient/est João. Et cela, butch et fem confondues, car il n'est pas question d'imaginer différentes catégories dans le terme *sapatão* qui ne traduit qu'une caricature de l'homme. Une *sapatão* est par « essence » masculine, butch. Car si le propre de l'homme est la masculinité qui lui donne le pouvoir/devoir de coucher avec une femme, par un syllogisme, toute personne qui couche avec une femme est un homme — donc est pourvue de ses attributs, masculinité et virilité. Même s'il s'agit d'une femme « féminine ».

Mais ce mot argotique n'a pas connu un tel succès uniquement à cause de la répétition excessive du refrain — même s'il faut prendre en considération son effet de quasi lavage de cerveau. Il possède aussi un caractère « bizarre » qui correspond assez bien, dans l'imaginaire collectif, aux femmes « bizarres » qu'il qualifie. En fait, dans un pays tropical où une grande partie de la population porte des tongs — soit pour aller à la plage, soit par manque d'argent pour s'acheter d'autres chaussures — quoi de plus « anormal » que l'image d'une femme affublée de lourdes chaussures ? Et cette métaphore « chaussuresque » est vraiment importante dans la mentalité brésilienne. On peut se rappeler, par exemple, que dans les années 80 la publicité omniprésente pour ces fameuses sandalettes en plastique — appelées significativement *Havaianas* (Hawaïennes) — mettait toujours en scène l'idéal hétérosexuel de la femme, inévitablement en bikini. Des femmes qui étaient bien sûr tout le contraire, dans la mentalité collective, des lesbiennes, les *sapatões*³.

³ *Sapatão* au pluriel.

Dans ce contexte, il est important de considérer que le mot est toujours utilisé dans sa forme augmentative. C'est là que réside tout son pouvoir. La langue portugaise possède la caractéristique de pouvoir agréger de nombreux suffixes aux mots, et *sapatão* en est un exemple. Il gagne en expressivité par le suffixe augmentatif masculin *ão* qui lui est attaché — masculin car *sapato* est un mot du genre masculin (donc, par extension, la lesbienne aussi). Cela rappelle qu'on a affaire non pas à une petite chaussure, mais à une très grande pointure. La ridiculisation de la lesbienne est ainsi superlativisée, soulignée — au cas où son lesbianisme aurait échappé à quelqu'un.

Le pouvoir de cette forme employée à l'augmentatif s'illustre quand on examine toutes les variantes de *sapatão* : *sapata* (abréviation familière de *sapatão*), *sapatoná* (augmentatif féminin) et *sapatinha* (diminutif féminin). En évitant le suffixe *ão*, ces trois formes sont quelque peu « allégées » — même si cela dépend toujours, évidemment, du contexte et de l'énonciateur du mot. Ainsi, le diminutif, par exemple, qui est la forme par excellence du langage tendre dans le portugais du Brésil, n'a pas le même rôle pour les lesbiennes. Si l'agressivité du mot est un peu diminuée, c'est dans un but très précis dans la plupart des cas. Car le mot *sapatinha* est surtout utilisé pour désigner les lesbiennes pas trop masculines et en général jeunes, c'est-à-dire des lesbiennes suffisamment acceptables pour entrer dans le fantasme masculin hétérosexuel assez répandu de voir et/ou participer à des pratiques sexuelles lesbiennes. Il s'agit donc d'une forme souvent utilisée dans la drague masculine envers les lesbiennes. Quant aux deux autres mots, ils sont utilisés parfois par les lesbiennes elles-mêmes pour se désigner. Elles opèrent ainsi une réappropriation et un réinvestissement de sens, tout en soulignant leur appartenance au genre féminin. Néanmoins, l'existence de ces variantes montre que le mot *sapatão* reste très figé dans la mentalité collective comme synonyme de lesbienne.

Pour bien comprendre le mot *sapatão*, il faut prendre en compte ce caractère très péjoratif. Il est beaucoup plus fort par exemple que « gouine » ou « butch » — même si ce dernier mot serait encore sa meilleure traduction. De toute façon, il faut remarquer qu'il ne s'agit pas d'un mot connu uniquement par la communauté homo-

sexuelle, comme c'est le cas de butch. Tout au contraire, il est utilisé à l'envi par les médias. La chanson de carnaval devenue un tube de longue haleine a évidemment favorisé sa diffusion et sa mémorisation dans le grand public. Et contrairement à ce qu'on aurait pu croire au premier abord, si cette utilisation intensive provoque une banalisation du mot *sapatão*, elle ne suffit pas à le vider de sa charge symbolique. On constate même qu'elle ne fait que l'accroître, car elle produit une identification visuelle immédiate et très large des lesbiennes à des caricatures d'hommes. Cette image péjorative de *sapatão* est évidemment ressentie aussi — et surtout — par les lesbiennes. Et pour elles, plus que péjorative, nous dirons quasi tabou, ou du moins honteuse : non pas seulement d'être comparées à des hommes, mais aussi de devenir une figure sujette au ridicule. En général, une lesbienne ne l'utiliserait jamais pour se désigner elle-même. Et si elle le fait, peut-être par défi, cette énorme charge symbolique ne lui sera pas indifférente.

Néanmoins, on voit actuellement dans des publications et des sites webs gays et lesbiens un début d'utilisation du mot *sapatão* pour désigner les lesbiennes. Il y a un certain côté transgresseur qui correspond bien à ces médias de la communauté homosexuelle qui se veulent branchés. Le mot *sapatão*, probablement né à cause d'une mode, commence à connaître sa « rédemption » aussi à travers la mode. Évidemment, ce processus de revalorisation de *sapatão* est très restreint, et ne se vérifie que dans une petite partie du milieu homosexuel. Il est très intéressant de comparer cette tendance à son utilisation dans les moyens de communication hétérosexuels. Le mot *sapatão* abonde dans les publications et les sites webs pornographiques — et pour s'en apercevoir, il suffit de surfer un peu sur les moteurs de recherche de l'Internet en prenant ce mot-clé. Dans la presse « sérieuse », généraliste, soucieuse de se montrer politiquement correcte, le mot *sapatão* est proscrit. Un exemple très instructif est la dernière édition du manuel pour les rédacteurs d'un des journaux à plus grand tirage du Brésil, la *Folha de São Paulo*, plutôt de tendance centre-gauche. Du mot *sapatão* — qui existe quand même, ce qui est très révélateur — il est dit : « terme à éviter; préférer "homosexuelle" »⁴. Ainsi, nous voyons comment le « pro-

⁴ *Manual de Redação da Folha*. São Paulo: Folha, 1995, 5ème édition.

grès » dans la grande presse va dans le sens du politiquement correct, tandis que la communauté lesbienne commence à se situer dans une avant-garde en essayant de s'appropriier le terme. Il s'agit là, à notre avis, de la meilleure façon de changer son contenu péjoratif, et cela non sans une certaine dose d'humour et d'autodérision. Cependant, même en étant très optimiste, il faut reconnaître que *sapatão* évoque encore, même chez les lesbiennes, une femme masculine. Dans un article publié dans la revue brésilienne *Sui Generis*, en 1997, on peut voir alignés sur une même liste quatre termes, *lady*, *sapatão*, *drag king* et *lesbian chic*⁵. *Sapatão* est opposé à *lady* — il s'agit donc d'une femme plutôt masculine, sans aller pourtant jusqu'à la *drag king*. Mieux encore, à la fin de l'article, l'auteur prône davantage de liberté et de visibilité pour « les papillons, les petits lacets roses et les *sapatões* ». La différence est là très claire. Encore plus révélateur et explicite, et plus récent, est le « lexique lesbien » du site web gay et lesbien le plus important au Brésil, le Mixbrasil⁶. Nous y retrouvons tous les termes utilisés au Brésil pour désigner les lesbiennes, en commençant par des classiques, comme saphiste et tribade, en passant par des mots en langue indigène tupi (*çacoãimbeguirá*), par ceux utilisés à l'époque coloniale (*madrinha*, *roçadeira*⁷), jusqu'à arriver aux termes actuels : *entendida* (experte) et *bolacha* (galette ronde). Le premier est le plus utilisé par les lesbiennes mêmes; c'est un code fait pour être compris uniquement par celles qui ne vont pas vous demander : « d'accord, vous êtes *entendida* — experte — mais en quoi ? ». L'antithèse de l'hyperpopularisé *sapatão* est mélioratif, *entendida* présupposant une capacité spéciale, un savoir, une connaissance — des femmes, comme on l'imagine⁸. Le deuxième, *bolacha*, est le plus récent, surgi dans les années 90, dans l'univers branché des clubbers. D'après le lexique, il s'agirait d'une référence à la « topographie plate » du sexe féminin, mais nous pensons aussi à un mot

⁵ Vange Leonel, "Estilo provoca terremotos", *Sui Generis*, vol. 3, n° 22, 1997, p. 56

⁶ "Léxico lésbico brasileiro", in : <http://www.mixbrasil.com.br>.

⁷ *Madrinha*, « marraine », était le nom donné à l'âne qui guidait les autres femelles; *roçadeira*, à cause de l'acte de frotter les deux sexes.

⁸ Le même terme, au masculin, *entendido*, peut être utilisé aussi par les garçons, ce qui fait de lui le seul, à côté d'homosexuel, à faire « l'intégration lexicale » des gays et des lesbiennes.

d'argot pour les vieux disques en vinyle utilisé par les DJ, ou encore, à une adaptation de l'argot gay *bolacha fina* (gâteau délicat, exquis, de bonne qualité : caractéristiques de la personne ainsi qualifiée). D'ailleurs, il est amusant de voir le long parcours de ce mot, *bolacha*. À l'origine, il signifie gâteau, galette; ensuite, en argot, il se transforma en « claque », et plus tard, en « fesses ». *Sapatão* est présent dans ce lexique, évidemment, décliné dans toutes ses variantes : *sapatoná*, qui est donné tout simplement comme son synonyme; *sandalinha* et *sapatilha* (petite sandale et espadrille), sa « contrepartie femelle », pour utiliser l'expression du lexique; et finalement *sapa* et *sapata* : « un clair exemple de comment nous pouvons transformer un terme péjoratif — *sapatão* — en un mot doux et tendre. La *sapata* n'est pas aussi *macha* que le *sapatão* ni aussi *lady* que la *sapatilha* ». Très révélateur.

Toutes ces variantes montrent la force du mot *sapatão*, qui est presque incontournable. Elles nous semblent être des étapes dans le processus de son appropriation définitive, et du détournement de son sens péjoratif originel — comme il est arrivé par exemple au mot américain *queer*. Une donnée récente, elle aussi significative, pourrait hâter ce processus. Une équipe de chercheurs de l'université de Genève a publié en 1997 un article dans la revue scientifique *Nature*, sur un certain gène responsable du développement des doigts des pieds et des mains qui serait lié au développement des organes sexuels⁹. Cet article, fort spécialisé, a été très simplifié, voire même faussé et ensuite adopté par la communauté lesbienne, qui l'interprétait ainsi : on a découvert que le gène qui détermine la taille du pied détermine aussi la taille du clitoris. La *sapatão* gagne ainsi finalement une reconnaissance : la grande pointure ne signifierait plus une ressemblance avec les hommes, ne serait plus un attribut masculin, mais tout le contraire.

La voie est donc ouverte à une complète réappropriation de ce mot par les lesbiennes¹⁰.

⁹ Takashi Kondo *et al.*, "Of fingers, toes and penises", *Nature* 390, 1997, p. 29.

¹⁰ Ce texte ne possède aucune prétention académique, il est le fruit de navigations, d'expériences personnelles et surtout de souvenirs de l'auteur, une carioca plus *sapatão* en France que dans son pays, car sa pointure y est passée du 36 au 37.